

obligés de quitter la Russie et sont venus à Paris sans passeports réguliers ; mais de là à prétendre que tous sont nihilistes et s'en vantent ouvertement, c'est aller un peu loin.

ALBANI

ALBANI ET LES PAUVRES

L'échevin Rainville, président du comité de réception, a reçu de madame Albani la lettre suivante, qui n'a pas besoin de commentaires :

"HOTEL WINDSOR, 28 mars 1883.

"Cher monsieur Rainville,

"Mes paroles ne peuvent que bien imparfaitement vous dire combien j'ai été ému et touchée de l'accueil enthousiaste que la ville m'a fait, et je viens vous demander d'être mon interprète auprès de monsieur le Maire, monsieur le pro-maire, messieurs les échevins de la ville, et de leur faire agréer l'expression de ma profonde reconnaissance et mes plus sincères remerciements.

"Veuillez leur dire que dans ma carrière déjà si remplie de précieux souvenirs, mon séjour à Montréal sera le plus mémorable, et que ce jour-ci, avant tout, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

"Mon mari se joint à moi pour remercier mes compatriotes.

"Ci-inclus je vous remets cinq cents dollars que je vous prie de présenter à monsieur le Maire pour les pauvres de la ville, en faible souvenir de cette belle journée, et à mon retour qui, je l'espère, ne sera pas lointain, je chanterai dans un concert dont tout le produit sera pour les pauvres.

"Veuillez agréer, cher monsieur Rainville, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

"Mille fois merci.

"E. ALBANI-GYE.

"P. S.—Veuillez accepter pour vous-même la photographie que voici et merci."

ALBANI ET L'ASILE DE NAZARETH

Madame Albani a envoyé à la supérieure de l'institution des Jeunes Aveugles le billet suivant :

"Un petit souvenir de mon séjour à Montréal.

"E. ALBANI."

Le billet était accompagné de cent dollars. La supérieure de l'Asile de Nazareth était, nous dit-on, compagne de couvent de notre grande artiste. Albani a la mémoire du cœur. Les pauvres petits aveugles n'ont pu applaudir à son admirable talent, mais ils lui garderont une immortelle reconnaissance pour sa générosité.

ALBANI AU SACRÉ-CŒUR

Madame Albani s'est rendue, vendredi après-midi, au Sault-au-Récollet, pour revoir le vieux couvent du Sacré-Cœur, où elle a passé plusieurs années de sa vie et qu'elle avait quitté depuis 1862, c'est-à-dire depuis plus de vingt ans.

Comme on l'avait annoncé, cette visite a eu un caractère tout à fait privé, et l'intimité de l'entrevue n'admettait aucun étranger.

M^{me} Albani, accompagnée de son mari, M. Gye, de M^{lle} E. Perrault, de M. et M^{me} Rainville, de M. et M^{me} Thibaudeau, et de son frère, M. l'abbé Lajeunesse, est partie de l'hôtel Windsor à une heure de l'après-midi, et est arrivée vers trois heures.

Les sœurs et toutes les élèves, tant de la maison de Montréal que du couvent du Sault, se trouvaient réunies dans la grande salle d'étude, où elle a été accueillie à bras ouverts.

Trois des anciennes institutrices de M^{me} Albani se trouvent encore au couvent, ce sont : Sœur Caisso, supérieure, M^{me} Talon et M^{me} de Ventini.

Après les premiers embrassements, les félicitations mutuelles, M^{lle} Rita Thibaudeau, fille de l'hon. R. Thibaudeau, remit à M^{me} Albani une magnifique corbeille de fleurs. M^{lle} Hectorine Duhamel, fille de M. J. Duhamel, avocat, lui offrit à son tour un magnifique bouquet de roses.

Les adresses avaient été complètement rayées du programme, ce qui, du reste, a paru faire un sensible plaisir à la gracieuse visiteuse. C'est une attention délicate de la part des Sœurs de lui avoir épargné cette torture.

M^{me} Albani, allant au-devant des désirs de tout le monde, se dirigea vers le piano avec M^{lle} Perrault, qui l'accompagna, et chanta d'une voix émue les charmants couplets de la délicieuse romance :

Souvenirs du jeune âge.

Puis en anglais :

Angels ever bright and fair.

Après quelques instants de conversation intime avec anciennes maîtresses, M^{me} Albani, invitée à visiter la chapelle, y chanta l'*Ave Maria* de Gounod, avec accompagnement d'orgue, par M^{lle} Perrault.

Les instants étaient comptés, il fallut se quitter, mais M^{me} Albani ne voulut pas partir sans aller saluer le vénérable prêtre qui l'avait confirmée, Mgr Bourget, dont la retraite se trouve près du couvent.

Cette visite terminée, le signal du départ fut donné, et à six heures et demie on était de retour au Windsor.

M^{me} Albani semblait toute heureuse de cette excursion et disait en revenant : "Que de souvenirs tout cela vient d'éveiller en moi, je vois tout comme aux jours d'autrefois, il me semble qu'il est impossible qu'il ait déjà vingt ans de cela."

ALBANI À "L'OPINION PUBLIQUE"

Nous avons reçu la lettre suivante :

"WINDSOR HOTEL,

"Montréal, 29 mars 1883.

"A monsieur le directeur de *L'Opinion Publique*,

"Monsieur,

"Permettez-moi d'exprimer, dans votre journal, aux Canadiens et spécialement à ceux de Montréal, ma profonde reconnaissance pour la réception si enthousiaste qu'on me donne à mon retour dans ma patrie. Tous sont unanimes à me souhaiter la bienvenue, et je ne puis vous dire combien je suis touchée par tant de cordialité ; mais ce qui m'a le plus enchantée, c'est que ces honneurs ne sont pas dédiés autant à l'artiste qui s'est fait un certain nom par son talent qu'à une amie, à une des leurs, enfin à une Canadienne.

"Il m'est impossible de vous dire combien je suis heureuse et fière de revenir dans le pays où j'ai passé mes premières années, et c'est un sujet de grand regret pour moi de penser que mon séjour au Canada doit être nécessairement si court.

"Toutefois, je puis vous dire que ma visite à Montréal sera le souvenir le plus doux et le plus mémorable de ma vie, et que je ne l'oublierai jamais.

"Je vous prie d'agréer, monsieur, mes remerciements les plus vifs et mes compliments distingués.

"EMMA ALBANI-GYE."

LE DÉPART

Samedi, vers six heures du soir, une grande foule remplissait la gare Bonaventure pour voir et saluer une dernière fois M^{me} Albani-Gye, qui allait quitter notre ville.

A six heures vingt-cinq, son arrivée fut saluée par des acclamations répétées. M^{me} Albani descendit de voiture et se rendit immédiatement à son char, accompagnée de M^{mes} Rainville, Thibaudeau et d'autres dames, ainsi que de MM. Gye, Rainville, Couture, Fréchette et les autres artistes qui lui ont prêté leur concours dans ses concerts.

Pendant les quelques minutes qui précédèrent le départ du train, le char qu'elle occupait se transforma en salon de réception. Tous tenaient à honneur de saluer la célèbre artiste qui comme toujours, fut charmante dans cette dernière entrevue.

Son sourire toutefois semblait contraint, une perle roulait dans ses yeux à la pensée de quitter encore le pays où elle a retrouvé tant de cœurs dévoués, de preuves d'affection et bien plus encore, ce qui ne s'oublie jamais, les "*souvenirs du jeune âge*."

"Non je ne vous dis pas adieu, répondit-elle plusieurs fois, pas d'adieu, disons-nous au revoir, à l'an prochain."

LA PETITE

MARCHANDE D'ALLUMETTES

Il faisait un froid rigoureux ; la neige tachetait de points blancs le crépuscule qui tombait : c'était la veille du premier jour de l'an qui allait naître, c'était le soir de la Saint-Sylvestre.

Au travers de la neige et de l'obscurité cheminait une pauvre petite fille, la tête découverte et les pieds nus. Ses pauvres petits pieds ! ils étaient gelés, ah ! si elle avait pu mettre des chaussures, elle aurait été heureuse, mais elle n'en avait pas.

Elle se rappelait qu'autrefois elle portait deux larges savates qui avaient déjà servi à sa mère ; elles lui étaient si grandes qu'elles lui tenaient à peine aux pieds et qu'un jour elle en avait perdu une en courant pour éviter deux voitures qui se croisaient.

Elle se rappelait qu'elle avait longtemps cherché cette chaussure, et qu'il lui avait été impossible de la retrouver. N'ayant plus qu'un soulier, elle avait dû aller pieds nus.

Pourtant elle marchait allègrement en posant l'un devant l'autre ses pieds mignons que le froid avait rendu bleus et livides. Sous son bras était une corbeille contenant plusieurs boîtes d'allumettes ; elle tenait une de ces boîtes à la main pour indiquer qu'elle en vendait ; enseigne bien primitive, qui cependant faisait merveille d'ordinaire. Mais ce soir là, elle n'avait rien vendu, et pas un passant ne lui avait fait l'aumône.

Succombant de faim et de froid, peu à peu elle se lassa ; à la grande nuit elle se traînait plutôt qu'elle ne

marchait, car le courage qui l'avait soutenue jusque-là l'avait quittée, et elle n'avait plus de forces.

Les flocons de neige tombaient sur ses longs cheveux blonds, qui, tressés d'une façon charmante, lui pendaient gracieusement sur les épaules ; mais elle ne songeait pas vraiment à ce bel ornement que la nature lui avait donné.

Dans la rue où elle passait, toutes les fenêtres étaient illuminées, et la petite marchande sentait une succulente odeur de repas lui griser la tête, elle qui n'avait pas mangé ! C'était pourtant le soir de la Saint-Sylvestre, où les enfants sont si contents ! Cette pensée occupait tout entière la pauvre enfant.

La pauvre vint s'accroupir dans l'encoignure de deux maisons. Elle avait ramené ses jambes sous elle pour avoir plus chaud, malgré cela elle était transie. Elle restait là, n'osant pas retourner à la maison, car elle n'avait pas vendu une seule boîte d'allumettes, ni reçu un liard d'aumône, et sans doute son père l'aurait battue. Puis d'ailleurs à la maison il faisait aussi froid que dehors, parce qu'il y avait seulement au-dessus de la mansarde un toit léger qui laissait passer le vent et la pluie par ses fissures, quoique à plusieurs reprises son père eut essayé de les boucher avec de la paille et des branchages.

— Ah ! disait-elle tout bas, si encore je pouvais prendre une allumette dans une boîte et l'allumer au mur pour me réchauffer les doigts !

Elle hésita d'abord, puis se décida à le faire... L'allumette fit un petit bruit, *striz*, l'éclatelle jaillit...

Le bois en brûlant faisait une belle et chaude flamme, et ressemblait à une petite lanterne au milieu des mains de la pauvre.

Cette lumière était merveilleuse.

La petite fille se croyait devant un grand poêle de fer cerclé de cuivre, comme elle en avait vu une fois ; le feu ne devait pas y être plus chaud ni la flamme plus brillante !

Déjà la petite approchait l'allumette de ses pieds pour les échauffer, quand la flamme s'éteignit et la fillette resta avec le morceau de bois carbonisé à la main.

Elle ne pouvait en allumer une autre, cela se serait vu dans la boîte et elle n'aurait pas pu la vendre. Cependant elle en fit partir encore une.

La petite leva alors la tête, et son esprit malade aperçut dans la clarté indécise une table couverte de porcelaines et de mets appétissants. Mais ce qui fut un spectacle plus beau, ce fut quand elle vit une oie superbe, rôtie et dorée, qui avait la tête tournée dans sa direction et paraissait la regarder. Tout à coup l'allumette s'éteignit, et la pauvre ne vit plus que la froide muraille. Elle en alluma une autre. La sombre rue fit alors place à un magnifique arbre de Noël, au feuillage touffu parsemé de neige, et plus haut qu'elle n'en avait jamais vu, le soir de Noël, à travers les vitres de la boutique d'un riche négociant, où il y en avait cependant de bien jolis, frais et verts, avec des rameaux couverts de neige, des milliers de lumières et des poupées tout autour.

La petite tendit les bras en haut vers le feuillage de l'arbre de Noël. Ses branches s'élevèrent alors, et plus elle les regardait plus elles montaient haut ; elles finirent par aller toucher les étoiles. Un des rameaux vint assez près du ciel pour paraître se réchauffer près du feu de la voûte éthérée.

— Chacun peut mourir, disait la petite, se rappelant que sa grand'mère, la seule femme qui lui eut voulu un peu de bien et qui ne la battait pas, mais qui était morte un beau jour, lui avait dit : "Les étoiles filantes sont des âmes qui retournent à Dieu..."

L'arbre ayant disparu, elle frota sur le mur une nouvelle allumette ; la vision reprit place dans son esprit affaibli, et elle fut ravie d'extase en apercevant dans une auréole de splendeur la vieille aïeule au doux et bon aspect.

— Grand'mère, s'écria l'enfant, ah ! prends-moi avec toi !

Puis la vision disparut quand s'éteignit l'allumette, comme s'étaient déjà envolés la table servie avec l'oie succulente et dorée et le rutilant arbre de Noël ; alors elle prit toutes les autres allumettes et les enflamma successivement, pensant ainsi que l'aïeule reviendrait et resterait toujours, et que les allumettes produiraient une lumière égale à celle du jour. Aussi belle, aussi majestueuse reparut l'aïeule, mais elle ne resta pas, et la pauvre vint se voyant s'envoler se laisser aller à terre en tendant les bras vers le ciel.

Le froid, la faim, l'eurent bientôt endormie pour toujours ; la pauvre était retournée avec Dieu.

Et celle qui avait tant souffert ce soir-là fut trouvée le lendemain avec ses joues rouges et une sourire sur les lèvres, morte de froid avec le dernier jour de la vieille année.

À l'aube du nouvel an, on trouva la petite qui tenait serrées sur sa poitrine les boîtes d'allumettes dont l'une était vide.

Je faisais partie de ceux qui la trouvèrent.

Personne ne sut ce que la petite fille avait vu de beau, et dans quelle splendide vision elle s'en était allée avec la vieille aïeule dans la félicité du nouvel an.

LÉON RIOTOR.